

Du progrès en philosophie et autres chimères

Francine Gagnon

Volume 37, Number 1 (217), February 1995

Dérives philosophiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32267ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, F. (1995). Du progrès en philosophie et autres chimères. *Liberté*, 37(1), 5–11.

FRANCINE GAGNON

DU PROGRÈS EN PHILOSOPHIE ET AUTRES CHIMÈRES

*Insistez, par exemple, le moins du monde,
sur des noms comme temps, univers, race,
forme, nature, poésie, etc., et les verrez se
diviser à l'infini, devenir infranchissables.*

Paul Valéry, *Vues*

Le philosophe, selon une acception courante, est « une personne qui mène une vie tranquille et retirée : vivre en philosophe ». Pour Cioran, la philosophie serait « le recours de tous ceux qui esquivent l'exubérance corruptrice de la vie ». Bref, on serait loin des extases créatrices des poètes et autres visionnaires et plus près de la chaise berçante, lieu tout indiqué pour faire valser les Vieux Universaux : le Bien, le Beau et le Vrai. Vraiment ?

Je n'ai toujours pas de chaise longue ni de *lazy-boy* dans mon salon. En fait, je n'ai pas de salon. Les livres forment l'unique tapisserie et ne serait-ce que pour colmater les lézardes des murs, cela justifie pleinement leur présence massive. Quant à la philosophie, elle est apparue soudainement, telle une illumination — non pas celle de Vincennes, mais plus humblement de Bois-de-Boulogne, dès l'instant où j'ai entendu Georges-Auguste

parler de philosophie. Georges, j'adore prononcer son nom, Georges a été plus qu'un professeur, c'était mon envoyé du ciel. Il faut dire que je fus séduite sur-le-champ par cet être qui ne semblait pas en équilibre sur le sol. Ses lunettes, immense bloc de glace, créaient un écran que je prenais plaisir à déjouer à force de chercher ses prunelles. Il avait vraiment l'air niais. Il enfilait des pantalons jaunes traversés de quadrillés noirs qu'il agençait, tenez-vous bien, avec un chemisier à pois verts. Et pourtant, une folle complicité, du plissement des lèvres aux moues délicieuses de ses questions, a fait basculer le cours de ma vie. Le poulx en accordéon, je ne devais jamais m'en remettre. Et ceci au grand désarroi de mon paternel qui me hissait déjà à la tête de sa compagnie, comptable dûment agréée. Puis je t'ai rencontré, autre folle équipée, promenant sur la surface de son corps une traînée de nuits, m'envoûtant et m'invitant à participer aux genèses d'une œuvre, quitte à s'enliser dans les boucles du lasso interprétatif. Hasard objectif ? Ou une de ces rencontres qui harponnent un destin ? Aujourd'hui je ne sais plus. Qu'importe.

Seule la dérive me reste, non plus celle qui valorise ses biens ou celle des vaisseaux qui fixent des bornes, mais davantage ce qui fait que de l'inquiétude humaine, je suis devenue l'entremetteuse, l'agent secret, le double.

*

Mais pour dériver, encore fallait-il quitter la rive. Comme bien des intellos-travelos à la recherche de quelques civilités continentales, j'ai troqué la grisaille provinciale pour une persienne parisienne.

Pour constater que plusieurs transfuges se laissaient tant séduire par les charmes de la culture européenne qu'ils finissaient par en adopter tous les habits,

jusqu'aux accents pointus pour rendre le travestissement plus convaincant. Charmant ! D'autres, en revanche, se complaisaient dans la figure du gai luron, jouant à fond la carte folklorique, ce qui garantit à coup sûr le succès auprès de ses hôtes. Risible ! Mais, de toute façon, avec un petit rouge bien envoyé, les deux camps retrouvaient leur québécity, bien nichée entre le Cheez Whiz et un *wit* typiquement nord-américain. C'est auprès de Jacques Bouveresse que mes antennes allaient se transporter, d'autant plus qu'il donnait l'impression qu'un fourmillement d'idées peut se faire conversation sans que l'ennui ne vienne poser ses pattes d'écrevisse sur le fond de nos chaises. Ce professeur avait déjà publié un petit essai intitulé *Why I am so very unfrench*, ce qui le rendait plutôt sympathique étant donné qu'il pourchassait d'une plume acerbe la prose journalistique à l'affût des modes *so very frenchie*, parisianismes qui ne pouvaient selon lui qu'aboutir à une forme d'autophagie.

À mon retour en une terre promise à des lendemains qui chantent, dansent et pensent, je dus constater que la pensée y occupait un espace pour le moins étroit. D'un côté, il y avait les férus du commentaire qui hésitent à employer le JE, préférant retourner aux grands classiques que l'on vénère dans l'antre béant d'une épopée coloniale délibérément tue. De l'autre, on trouve les chapelles ardentes qui se disputent le terrain de la post-modernité. Fuite en arrière ou en avant, mais bien peu de circulation sur un territoire curieusement ignoré, en dehors des légendes issues du panégyrique. Situation cocasse parce que c'est ici que j'ai trouvé par enchantement matière à réflexions. Un exemple parmi tant d'autres atteste que la philosophie peut aussi s'envoler à partir des enquêtes sur le terrain.

Ayant acquis l'œuvre complète de Marie de l'Incarnation en me faisant passer pour une novice chez les Sœurs du Mont-Carmel, j'ai déniché un passage de sa correspondance assez troublant. Elle dit, tout aux confins de sa vie : « Il me semblait que j'étais trompée du diable et que je m'étais abusée, croyant que ce qui s'était passé en moi, qu'on avait cru être de Dieu, n'était que feintes. » J'ai compris alors que le doute apparaît aussi à la fin du processus et non seulement, comme le soutient Descartes, à l'aube des premières méditations. Du reste, même la petite chiquenaude ou pichenette divine ne peut écarter l'inévitable malin génie. C'était bien lui qui me tâtillonnait depuis belle lurette pour me lancer à l'assaut de tant de lieux semblables à des cités englouties : le monde des livres. Après maints pèlerinages convulsifs aux nombreux palaces, colisées et autres bouquineries où s'entasse une littérature mondiale, j'ai découvert des bribes de cette histoire du Nouveau Monde qui sentaient souvent la sacristie, mais qui révélaient aussi de singulières inscriptions, abandonnées à l'empire de l'oubli. À partir de cet instant, je partis à Walden Pond, près de Concord, pour suivre avec Thoreau les variations saisonnières ; j'aboutis dans la maison de Charles Sanders Peirce, qui s'était fabriqué une trappe pour échapper à ses créanciers ; à Philadelphie, je découvris que John Dewey avait écrit des essais sur l'art dans la revue du Dr Barnes, oui, le très singulier collectionneur du même nom ; je me rendis à Saint-Esprit, où est né Luc Brisson, pour goûter aux pâtisseries que ses parents confectionnent toujours ; bref, je fis du vagabondage, comme si les lieux pouvaient garder des parfums indélébiles, des ondes lumineuses accompagnant les ombres des philosophes. Je m'abandonnais à un banquet philosophique où le mouvement est sa propre fin.

La philosophie, il faut le dire, a mauvaise presse. On l'accuse d'emprunter la langue de bois, un discours abscons qui virevolte comme les fleurs de rhétorique en retrait du monde. Le cliché étant que les philosophes hamlétisent continuellement sur le sens des mots et des choses. Leurs interventions, souvent soliloquées, paraissent n'avoir d'autres destinataires que des témoins bien involontaires. En revanche, si on part du présupposé que le réel est inépuisable et si l'on écarte d'emblée les ambitions totalisantes, ne reste-t-il pas un immense champ d'interprétations : qui peut garantir contre l'histoire le minuscule destin qui s'y joue ?

*

Que nous en appelions à l'âme ou à des propriétés chimiques ou encore à des jeux mathématiques, l'opacité subsiste. Abstraire signifie d'abord comparer, se distancier de ce qui semble patent, remarquer cette réciprocité du maître envers l'esclave qui est encore une relation humaine, revendiquer une libre pensée là où se dresse un conformisme accablant.

Et pourtant, des rumeurs annoncent la fin imminente de la philosophie, comme si l'amie des points d'interrogation pouvait disparaître, telle la flèche qui accomplit la moitié du chemin, entre l'arc et l'écorce.

Les nuits que l'encre a noircies deviennent des gouffres autour desquels se regroupent les fossoyeurs. Un décret sans lendemain est prononcé et chacun tente de ramasser quelques reliques des temps immémoriaux, thuriféraires qui se paient eux-mêmes de la fausse monnaie de leurs rêves de grandeur. Mais la dame philosophie n'en est plus à ses premiers soubresauts. Les sciences humaines ne font que s'accaparer des éclats de son buste sculpté à même les rives de l'Ionie, les fleuves

de l'Indus, les falaises de l'Attique, les encres de Chine, les collines du Latium, les déserts du Nouveau Monde. Sa physionomie change selon les angles d'où on la sonde. On a beau proclamer la déconstruction des concepts, le mélange des genres, elle n'en continue pas moins de procéder à la gestion de l'irréductible. C'est dans les couches de notre obscurité, sédimentées par les institutions humaines, la famille, l'école, l'atelier et même le miroir aux alouettes des médias, que se compose ou se décompose ce qui affleure ensuite comme une éthique ou une esthétique. Car l'humain aura toujours des choses à faire et à contempler, une énergie sourde que la philosophie pourra saisir sur le vif là où se manifeste un propos ou un quiproquo.

Évidemment, avec les temps qui se bousculent, transfigurés par une technique gourmande, pour ne pas dire insatiable, on peut se demander où aboutissent ses ruminations et ses coups de marteau. Je me rappelle un exemple qui illustre admirablement la folie des questions que la philosophie lance aux chasseurs d'énigmes. Il s'agissait du statut, réel ou non, du centaure : était-ce une créature vivant dans quelque contrée inconnue ou pure affabulation ? Or, avec le génie génétique, on est désormais en mesure de procéder au croisement de lignées proches parentes.

On a ainsi déjà créé des chimères chèvre-mouton. En procédant à la transgression des limites du concevable et à la confusion qui suit le spectre de sa propre déification, on peut se demander s'il y aura toujours de l'impensable. Tous les centaures qui pourraient gambader en dehors des laboratoires donnent l'impression de confisquer peu à peu l'imaginaire, le privant d'un espace consacré à rêver le monde. Devant le déploiement échelonné d'une logique du « tout-ce-qui-peut-être-fait-doit-être-fait », le monde des possibles devient un jeu de lego,

une *mathesis universalis* où l'on peut créer des monstres qui pourraient venir nous hanter par-delà les écrans, un peu comme ces adeptes euphoriques du Prozac réclamant leur dose de bonheur immédiat. Cela dit, la philosophie ne fait pas que se soucier des limites, elle se permet aussi des excès qui sont interprétés souvent au pied de la lettre. Ainsi, quand on prétend qu'elle amène « une élévation d'esprit, une fermeté d'âme », on ne réussit qu'à convaincre les apprentis philosophes qui espèrent y trouver une voie d'accès privilégiée au Savoir, à la Connaissance, auquel cas il leur serait possible de lever une fois pour toutes le voile des apparences. Que de balivernes pour une entreprise confrontée d'entrée de jeu à l'inutilité : l'implacable et angoissante fatalité de la condition humaine. Non pas celle que l'on regrette, mais davantage celle qui fait que c'est d'abord l'art de la flânerie qui nous mène au plus près de soi et des autres. Tout compte fait, je préfère la définition qu'en donne un autre sympathique hurluberlu, Ambrose Bierce, pour qui la philosophie est « la route qui mène de nulle part à rien ». C'est de là que l'on mesure le mieux le progrès, non ?